

Trois lectures

Pierre Vadeboncoeur

Volume 40, numéro 2 (236), avril 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31817ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1998). Compte rendu de [Trois lectures]. *Liberté*, 40(2), 163–166.

PIERRE VADEBONCŒUR
TROIS LECTURES

Gilles Marcotte, Écrire à Montréal, Boréal, 1997.

Tantôt à travers des œuvres littéraires dont il parle, tantôt de son seul cru, Gilles Marcotte exerce ici son esprit subtilement iconoclaste.

Comment cela fonctionne-t-il? De manière générale, l'auteur retranche de la réalité qu'il vise un peu de ce que celle-ci prétend être mais n'est pas, et cette soustraction la ruine essentiellement. Montréal était-il une ville? L'est-il devenu? La littérature peut-elle s'appuyer sur cette ville, sur le pays que nous avons? «Une certaine profondeur de temps, une profondeur historique», le poids, le caractère, le nombre, la diversité, les siècles, l'universalité font une grande ville. Comparaisons: Paris, New York, Tokyo, Moscou, Hambourg, etc. «Montréal existe-t-il?» La question va plus loin: existons-nous? La littérature, la nôtre et celle des autres, semble répondre plutôt non, hélas.

Ce livre, qui pourrait n'être qu'un bon recueil d'essais parmi d'autres, agiles, bien écrits et pleins de curiosité, a une autre importance. Car il ne s'agit pas que de Montréal, que de villes, que de littérature, ni des autres sujets abordés par l'auteur. Il s'agit de bien plus.

Une chose, entre autres, peut faire d'un livre qui

serait simplement intéressant un livre, disons, nécessaire. Comment? En s'offrant comme particulièrement exemplaire d'une forme d'intelligence. En l'indiquant, en la pratiquant, en en donnant l'exemple.

Un peu partout dans *Écrire à Montréal* s'exprime une malice de l'esprit, un esprit spécial, tout à fait signé. L'auteur l'applique à nombre de sujets, comme une forme. Qu'y a-t-il de plus instructif qu'une forme?

Un tour se dégage, une façon particulière de poser des questions. Cela, en effet, est plus important qu'aucune réflexion.

Un angle donné d'intelligence, s'il est suffisamment marqué, s'il en devient exemplaire, ouvre la voie à plus d'intelligence. Cela s'appelle, dans le sens le meilleur, avoir de l'esprit. Par ce livre de Marcotte, le lecteur devient ainsi différemment intelligent, donc plus, à cause de la différence. Sans parler de tout le plaisir qu'on prend à le lire.

Gabrielle Roy, Le temps qui m'a manqué, Boréal, 1997.

Gabrielle Roy, dans son style, manifeste un dangereux don, celui de l'harmonie, et elle en joue. Cela n'est pas donné à tous les écrivains. Viennent tout de suite à l'esprit, à ce propos, Chateaubriand, par exemple, ou Mauriac. *Le temps qui m'a manqué* est un petit livre remarquable, en particulier pour ce don. Son écriture est admirable, mais peut-être l'est-elle parfois à un degré où s'exagère la réalité même.

L'auteur est maîtresse du sentiment et de l'expression tout ensemble. Dans cet ouvrage inachevé, les splendeurs ne manquent pas, à commencer par l'incipit, qu'elle développera: «Longtemps il m'avait semblé que les rails ne me chanteraient jamais autre chose que le bonheur». Cette image est reprise avec celle, funeste,

d'arbres fuyant à la vitesse du train en marche. Rails, arbres, symboles obsessifs, répétés avec art, et combien d'autres! Les phrases elles-mêmes, par leur contenu, par leur forme, remplissent l'âme du lecteur. En tout cas son âme littéraire. «Un long coup de sifflet du train retentit comme jusqu'au plus profond de ma vie». L'auteur est en route pour Winnipeg, où sa mère vient de mourir. D'autres pages sont des pages de joie.

Ce livre se lit avec délice. Cependant, chez Gabrielle Roy, on a quelquefois l'impression que l'écrivain emprunte un peu de substance à son écriture pour arrondir celle qui existe déjà en elle sans son art. De toute façon, c'est le danger de la littérature et peu d'écrivains, au fond, y échappent absolument. Quand on doute de celle-ci, il arrive que ce soit pour cette raison.

Esprit, Décembre 1997.

Deux ou trois articles intéressants sur un grand sujet: «Les France de Péguy et Jeanne d'Arc». De belles pensées, éclairantes, accompagnées de citations, sur l'universalisme de l'un et de l'autre. Ceux-ci ont tant été sollicités et trahis de tout côté par la «politique», au sens donné par Péguy à ce mot, et ils le sont toujours, en particulier par la politique xénophobe récente, laquelle est à l'opposé du génie démocratique et spirituel de la France et également contraire à son histoire la plus haute.

Jeanne d'Arc et Péguy ne sont pas là où les partis les attendent mais ailleurs, mais au-dessus. D'ailleurs la droite, le lepenisme, le nationalisme borné ne sont pas seuls à trahir de telles figures. Ceux-là les annexent. Mais il y a ceux qui dévastent autrement ce qu'elles représentent. Par exemple Julien Benda et sa descendance, théoricien d'une politique désincarnée et soi-disant rationnelle. Simone Weil, appelée en témoignage dans ces pages,

«découvre en 1939, écrit incidemment Alain Finkielkraut, que la nation n'est pas une limite imposée à la liberté, mais sa condition même».

Mais allez lire plutôt ces articles, qu'on ne saurait réduire à une ou deux observations sommaires. Leurs auteurs recherchent en quelque sorte la transcendance de ces deux figures historiques là précisément où elles se dérobent à des mesures qui les caricaturent. Où certains attendent de simples patriotes, apparaissent deux grands esprits universalistes; là où l'on croit avoir simplement affaire à deux âmes religieuses, on trouve des révolutionnaires.

Cependant une chose gêne dans au moins deux des articles: devant Péguy, qui est la limpidité même, leur style est franchement pénible parfois.

Deux ou trois exemples:

Alain Finkielkraut: «Dans une cité dont la substance n'est plus constituée par l'héritage qu'elle offre et qu'elle confie à tous ses citoyens sans distinction (...), on a tendance à retraduire automatiquement les difficultés d'intégration en défaut d'ouverture et de reconnaissance de l'Autre.»

Retraduire des difficultés en défaut d'ouverture...

Alain Badiaou: «Ce qui destine une époque misérable à quelque vérité subsistante est toujours au régime de l'exception.»

Pour ne pas dire exceptionnel...

Badiaou: «La nation n'est pas pour elle [Jeanne] une substance livrée, un corps dont n'importe guère le maître ou les symboles. Elle est, comme pour les résistants de la dernière guerre, une maxime qu'il s'agit de pratiquer personnellement.»

Une nation qui n'est pas une substance livrée mais une maxime...

Au secours!

Relire Péguy! Implorer Jeanne d'Arc!